

Approche metapsychologique de la problematique perverse, a partir du Fetichisme

ROGER DOREY (*)

Cliniquement les faits sont contraignants: il n'existe guère de formation perverse pathologique sans qu'avec elle coexiste une formation de type névrotique. Une étude attentive et approfondie de chaque cas tend à montrer qu'il ne s'agit pas d'une simple juxtaposition mais d'une intrication véritable de symptômes, de mécanismes et de processus qui conduit à penser que, chez un même sujet, les deux problématiques ne sont pas indépendantes mais profondément liées à l'intérieur d'une même structure pathologique. C'est dire que l'on ne saurait continuer à opposer radicalement d'un point de vue structural ces deux types d'organisations: la névrose et la perversion.

C'est pourtant bien ce à quoi Freud nous invitait, en 1905, dans les *«Trois essais sur la théorie de la sexualité»*. Il y aborde la perversion comparativement à la névrose dans le cadre d'une opposition tranchée. Les formations névrotiques, sur le modèle de l'hystérie sont caractérisées par l'existence du mécanisme de *refoulement* lequel est considéré comme le *Vorbild* de tous les mécanismes de défense. Dans la perversion au contraire, le refoulement est absent. Dans la

perspective qui est la sienne, d'un développement libidinal en une série de stades caractérisés par l'expression de pulsions partielles spécifiques, la perversion apparaît comme le résultat d'un double processus de fixation et de régression de la libido. Dans la perversion s'expriment et se satisfont des pulsions partielles qui, dans la névrose, sont l'objet d'un refoulement. D'où sa conception d'alors selon laquelle, la névrose est le négatif de la perversion.

L'analyse qu'il fait en 1919 des fantasmes de fustigation l'amène à devoir reconsidérer une telle conception. Remarquons tout d'abord qu'il ne doute pas que le fantasme *«Un enfant est battu»* s'apparente à coup sûr aux formations de type pervers; cela lui paraît même tellement évident qu'il donne comme sous-titre à son travail: *«Contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles»*. Or ce fantasme est étudié à partir d'un matériel clinique composé pour l'essentiel de femmes *nevrotiques* de structure obsessionnelle. Chez l'homme, dont les observations sont moins nombreuses et demeurent moins profondément analysées, on est en présence de sujets authentiquement masochistes. Ce rapprochement entre la névrose et la perversion, à propos d'une même organisation fantasmatique, ne se

(*) Directeur da U.E.R. da Clínica da Universidade de Paris X.

limite pas au seul plan clinique, il est directement présent dans la nouvelle élaboration théorique proposée par Freud quant à la genèse des déviations sexuelles. Tout en conservant le jeu des mécanismes de fixation et de régression, il montre en effet que la perversion, à l'image même de la névrose, n'échappe pas à la dialectique oedipienne. L'opposition tranchée, faite en 1905, tend donc à s'atténuer et Freud peut écrire en 1920 dans la quatrième édition des *Trois Essais* (note 30): «la psychanalyse a pu, jusqu'ici, montrer par certains cas particuliers que la perversion est en quelque sorte le résidu d'un développement vers le complexe d'Oedipe, après le refoulement duquel prévaudra la composante qui selon la constitution était la plus importante dans la pulsion sexuelle».

En utilisant le modèle névrotique dans cette étude de la psychogenèse des déviations sexuelles, on voit que dans la théorisation freudienne, une dimension incontestablement nouvelle apparaît qui tend à faire de la perversion autre chose qu'une simple manifestation brute, non refoulée, de la sexualité infantile. Mais dans le même temps quelque chose se perd, dans la mesure où les perversions, ainsi considérées, cèdent de leur spécificité en se rapprochant davantage des formations névrotiques.

Le pas décisif, celui qui va permettre de mieux cerner la spécificité des formations perverses, ne pourra être fait qu'après la reconnaissance pleine et entière par Freud, (Écrits de 1923, 1924 et 1925) de l'efficacité du complexe de castration et de son articulation intime avec la problématique edipienne saisie dans son universalité. L'assise clinique sur laquelle repose cette nouvelle construction théorique se restreint en se limitant, pour l'essentiel, à l'étude du *fetichisme* considéré comme modèle et en quelque sorte comme prototype. Utilisant cette formation privilégiée, Freud tend à se détourner de la perspective génétique qui était la sienne jusqu'alors pour se consacrer désormais à

une approche métapsychologique devenue possible, et même nécessaire après l'introduction de la deuxième théorie de l'appareil psychique.

Petitschismus, en 1927, marque le premier jalon de cette nouvelle évolution qui va le conduire progressivement à considérer que cette anomalie, ainsi que toutes perversions, forment un ensemble de formations pathologiques hautement différenciées, dans la mesure où leur détermination dépend du jeu de mécanismes de défense d'une grande spécificité. La *Verleugnung* (le déni) s'exerce à l'égard de la réalité extérieure, d'une réalité bien particulière celle de la perception du manque de pénis chez la femme (la mère), réalité perceptive qui est refusée par l'enfant lorsqu'il fait la découverte de la différence des sexes. Cependant dans le temps même où cette réalité est contestée, la croyance fantasmagique en l'existence du phallus maternel demeure, de telle manière qu'à l'intérieur du moi se produit un clivage correspondant à la coexistence de deux courants psychiques contradictoires concernant la réalité de la castration féminine. Ainsi s'est constituée, à l'intérieur de l'appareil psychique, une formation de compromis entre la perception non souhaitée et la croyance fantasmagique que le sujet parvient à conserver du fait même qu'un substitut est désigné au pénis féminin manquant à savoir, le fétiche.

Reprenant le problème dix ans plus tard, dans «*Le clivage du moi dans le processus de défense*», Freud va tenter de préciser la nature de la réalité qui est directement concernée par le mécanisme de *Verleugnung*. En effet, lorsqu'on parle de réalité de la castration ou de sa perception, de quoi s'agit-il? On ne saurait se contenter de dire que ce qui est dénié, c'est le manque de pénis chez la femme, cette absence ne pouvant se constituer comme réalité que dans la mesure où elle est mise en relation avec une présence possible, ainsi que le font justement remarquer J. Laplanche et J.B. Pontalis. On ne saurait dire non plus, que c'est la castration

elle-même qui est rejetée, car alors, «le déni porterait non sur une perception (la castration n'étant jamais perçue comme telle) mais sur une théorie explicative des faits ("une théorie sexuelle infantile")» (*). Une lecture attentive du texte freudien tend à montrer que la réalité qui est en cause est désignée comme «réalité du danger (ou de la menace) de castration» expression au delà de laquelle il faut entendre, la réalité de l'Interdit paternel, c'est-à-dire la réalité même de la parole du père. Nous sommes donc introduit à un type très spécifique de réalité, qui n'est ni la réalité objective, concrète, d'ordre matériel, à laquelle appartient le fait anatomique de la différence des sexes, ni la réalité intérieure du désir et du fantasme, mais une réalité d'ordre culturel, celle de la prohibition de l'inceste, c'est-à-dire la réalité de la Loi. Certes, dans ce texte de 1938, Freud n'utilise jamais expressément la formule: «déni de la réalité du danger (ou de la menace) de castration», mais il est tout à fait évident qu'il ne se contente plus de parler en termes de déni d'une réalité perceptive. Toute la démonstration qui est la sienne, et qui tourne autour de la notion de «réalité du danger de castration», montre à l'évidence, qu'au delà du fait perceptif, ce qui est fondamentalement contesté par le fétichiste, c'est le *danger réel* auquel il est soumis du fait même de la satisfaction pulsionnelle qu'il s'accorde. Cette interprétation que je propose semble justifiée par la remarque préliminaire par laquelle Freud introduit cet article. Il note en effet: «je me trouve dans cette position intéressante de ne pas savoir si ce que je veux communiquer doit être considéré comme connu depuis longtemps et allant de soi, ou comme tout à fait nouveau et déconcertant. Tel est, je crois, plutôt le cas», dit-il. Si nous nous interrogeons sur le sens de cette déclaration, nous remarquons que ce qui est connu depuis longtemps c'est, à n'en pas douter, le clivage déterminé à l'intérieur de

l'appareil psychique par l'action du mécanisme de refoulement. Ce qui est nouveau et déconcertant pour Freud, c'est d'abord de découvrir que le moi lui-même, dont on connaît bien la fonction synthétique, puisse être à son tour le siège d'une scission; c'est-à-dire que l'on puisse constater dans cette instance la coexistence de deux attitudes opposées à l'égard de la réalité. Mais s'agit-il véritablement d'une découverte? Pas à proprement parler, puisqu'un tel phénomène a déjà été décrit, par lui, antérieurement. Ce qui le déconcerte le plus, selon moi, c'est de constater que dans le fétichisme le moi se clive lorsqu'il est confronté avec une forme *spécifique* de réalité; d'une réalité qui s'en vient remettre en question l'opposition fondamentale: dedans-dehors, monde intérieur – monde extérieur réalité psychique – réalité matérielle, un troisième terme donc, qui médiatise ces oppositions binaires et qui est le registre propre de la Loi. ⁽¹⁾

Il faut croire que cette question de la relation du moi à la réalité préoccupait Freud de façon insistante puisqu'il en a traité une nouvelle et dernière fois dans l'*Abregé de psychanalyse*. Cependant s'il revient sur l'exemple privilégié du fétichisme, c'est pour dire que le mécanisme de défense qui le caractérise, la *Verleugnung*, n'a en soi rien de véritablement spécifique puisqu'on peut l'observer dans d'autres états pathologiques et au cours même de processus de maturation du moi. Il en va de même pour l'*Ichspaltung* qui s'observe tout aussi bien dans la plupart des psychoses. Ce texte nous confirme donc dans le sentiment que la spécificité du fétichisme, comme celle de toute perversion, ne doit pas seulement être recherchée dans la nature des mécanismes de défense en jeu, mais tout autant, dans le type même de réalité sur laquelle ils s'exercent; cette réalité que j'ai tenté de préciser plus haut.

(*) LAPLANCHE J. et PONTALIS, J.B. — Vocabulaire de la psychanalyse, 1970, p. 116 — P.U.F.

⁽¹⁾ Cf le développement que je fais de cette question dans mon ouvrage: «Le désir de savoir, nature et destins de la curiosité en psychanalyse». Paris, DENOEL, coll. L'espace analytique. p. 99-117, Mars 1988.

Cependant, dans l'«*Abregé*», Freud ne manque pas de comparer ce clivage du moi à une autre forme de partage de l'appareil psychique, celle qui résulte de l'action du mécanisme de refoulement telle que nous l'observons dans les états névrotiques, faisant remarquer que la différence entre les deux «ont essentiellement d'ordre topographique ou structural». De ces derniers travaux de Freud se dégage donc une nouvelle orientation, la perspective structurale, dans laquelle vont s'engager de nombreux auteurs qui, à sa suite, complémentarément à la perspective psychogénétique, vont tenter de rendre compte de la structure spécifique propre aux déviations sexuelles. S'appuyant de façon privilégiée, sinon exclusiv, sur ce dernier état de sa pensée, leurs études vont porter essentiellement sur les modes de défense élaborés par le moi, dans sa relation à la réalité. Or il apparaît qu'il s'agit là d'une vue partielle des choses et que l'on ne peut véritablement saisir l'originalité de la position freudienne concernant les perversions, qu'à la seule condition de resituer ses dernières propositions dans le cours même de sa pensée, de les remettre en quelque sorte en perspective avec les élaborations théoriques qui les ont précédées. La conception qu'avait Freud de la sexualité perverse est une conception essentiellement évolutive qui ne saurait être réduite à son état dernier, mais qui doit être saisie dans son dynamisme propre. C'est ainsi que j'ai été amené à concevoir que la complexité du mécanisme de *déni de la réalité du danger (ou de la menace) de castration* ne pouvait être appréhendée qu'à la seule condition de reconnaître à l'intérieur même de ce processus défensif, l'action du mécanisme de *refoulement*, d'abord conçu comme l'antagoniste même d'une formation perverse, puis sans cesse réintroduit dans la théorisation, pour marquer à la fois sa différence et sa proximité.

*
* *

L'étude essentiellement métapsychologique que je propose part donc de la constatation évidente selon laquelle, le recours à la notion de déni de la réalité de la castration, dans son acception habituelle, et à celle corrélative de clivage du moi, s'avère tout à fait insuffisant pour rendre compte de la formation d'une conduite perverse. Elle se fonde sur l'hypothèse que, dans l'organisation même d'une perversion, il n'y a pas seulement coexistence de la *Verdrängung* et de la *Verleugnung* (et des formes de clivage que respectivement elles déterminent) mais qu'entre ces deux mécanismes fondamentaux, dont l'un concerne la *réalité intérieure* et l'autre, le monde extérieur, il existe une véritable relation de *complémentarité*, j'irais même jusqu'à dire un lien dialectique profond, dans la mesure où l'un détermine l'autre et réciproquement. Le déni de la réalité extérieure ne peut donc se comprendre qu'à être articulé avec le mécanisme de refoulement et c'est, me semble-t-il, de ce jeu complexe d'inter-relations entre refoulement et déni, que l'organisation perverse tire sa spécificité structurale.

Mon développement consiste à appliquer à la perversion le schéma d'analyse métapsychologique que Freud utilise pour la névrose dans son écrit de 1926: «*Inhibition, Symptôme et Angoisse*». La névrose phobique constitue le modèle de départ; c'est un exemple tout à fait privilégié en tant que la formation du symptôme, véritablement exemplaire, est analysée par Freud de façon minutieuse, mais cet exemple nous ont d'autant plus précieux que dans la phobie la dimension propre de *l'objet* y est particulièrement prévalente; or cette référence à l'objet court tout au long de cette étude, se constituant même comme ligne principale de réflexion. Portant notre interrogation sur cette formation névrotique substitutive, nous remarquons que trois traits la caractérisent: l'absence de satisfaction de la motion pulsionnelle, l'impossibilité de l'accès à la réalité, c'est-à-dire de passage à l'action sur le

monde extérieur enfin, la connotation négative attribuées à l'objet qui est objet d'angoisse. Ces différentes caractéristiques s'opposent évidemment, point par point, à ce que représente habituellement une conduite perverse pathologique. Comment peut-on dans ces conditions maintenir l'hypothèse d'après laquelle le mécanisme de refoulement, ici pleinement agissant, serait à l'oeuvre dans l'édification d'une perversion? La réponse que je proposerais est que ce mécanisme y est bien présent, en effet, mais que son action y est fondamentalement différente de celle que nous repérons dans une formation névrotique. Pour le comprendre, il est nécessaire que nous distinguions dans le processus de défense les différentes opérations qui le composent et tout particulièrement que nous nous attachions à suivre séparément le destin de la représentation de celui de la motion pulsionnelle proprement dite, c'est-à-dire de l'élément dynamique.

Ainsi sommes-nous conduit, en nous situant successivement dans les perspectives topique, dynamique et économique, à faire un rapprochement comparatif entre la formation d'un symptôme phobique et l'édification d'une conduite perverse pathologique. Nous découvrons alors qu'un certain nombre d'éléments leur sont communs et tout particulièrement le rôle joué par l'angoisse de castration qui se présente dans la névrose comme étant le véritable moteur du refoulement, de même que dans la détermination d'une perversion où ce rôle nous est apparu comme tout à fait central. Il en résulte que la représentation élective: «être châtré par le père», en rapport avec la motion pulsionnelle interdite, occupe une place tout à fait privilégiée dans l'un et l'autre processus, c'est pourquoi je m'attache à en suivre à chaque fois, le devenir spécifique. Cependant, dans cette étude, le point de vue économique ne saurait être nous-estimé; c'est pourquoi il conviendrait de faire une analyse précise des mécanismes de désinvestissement, surinvestissement, mais surtout de contre-investis-

sement tel que nous l'observons de façon évidente tant pour l'objet phobique, que pour l'objet fétiche et pour tout objet électif dans la perversion. Cela nous conduit alors à devoir interroger le critère de la satisfaction. Il apparaît ainsi que ce critère ne permet pas d'opposer de manière radicale la névrose à la perversion car il existe entre ces deux types d'organisation de nombreuses formations intermédiaires dans lesquelles disparaît toute trace de souffrance, le symptôme devenant par lui-même la source véritable d'une satisfaction qui se fait, il est vrai, au prix d'une limitation plus ou moins importante de l'activité du moi, ainsi qu'on peut l'observer dans certaines névroses obsessionnelles. Est-ce à dire pour autant qu'il n'y a aucune solution de continuité entre l'organisation névrotique et l'organisation perverse? Nous montrons que la ligne de partage se fait avant tout sur la question fondamentale de l'accès à la réalité.

Me situant dans cette double perspective, celle de la problématique de la satisfaction d'une part, celle de l'action sur le monde extérieur d'autre part, je suis conduit à faire l'analyse métapsychologique d'une série de formations défensives qui, par étapes successives, nous font progressivement passer de la névrose à la problématique perverse pathologique, on nous donnant les moyens d'établir enfin celle-ci dans sa spécificité. Cet itinéraire nous fait rencontrer successivement différentes formations particulièrement riches d'enseignement. Ainsi *l'objet de rassurement*, dans la phobie, présente-t-il un intérêt certain dans la mesure où, avec lui, un pas de plus est franchi dans l'action défensive; la situation de danger elle-même peut être affrontée et l'angoisse écartée par une régression supplémentaire et le contre-investissement d'un second objet qui renforce la valeur défensive du premier (l'objet phobogène), en annulant l'angoisse qui s'est cristallisée sur lui. Si l'objet phobique a, pour reprendre des termes employés par Freud lui-même, une valeur surtout négative

puisqu'il est le lieu d'une souffrance, on peut dire par contre que l'objet de rassurement a une valeur essentiellement positive puisque «ce supplément à la renonciation apparaît comme la condition à laquelle on peut s'épargner la renonciation elle-même» (Freud, 1926, p. 31). Dans une telle formation, l'angoisse est donc parfaitement reconnue et localisée sur une situation dont nous savons qu'elle est la traduction déformée d'une représentation inconsciente, refoulée, tout à fait spécifique, celle du danger de castration. L'objet de rassurement a donc pour fonction essentielle de permettre au moi de neutraliser cette angoisse, tout en la reconnaissant. Il parvient à ce résultat au prix d'une régression temporelle dont la signification profonde ne doit pas nous échapper; Les situations ou objets protecteurs qui sont ainsi investis comportent tous une dimension évidente qui est celle de la *non-séparation*. Ainsi en étudiant cette formation privilégiée, avons-nous le sentiment de faire un premier pas qui nous rapproche de l'objet fétiche; sur cette voie nous rencontrons d'ailleurs un phénomène apparemment mineur, de nature quasi culturelle, à savoir: les amulettes et les talismans dont la fonction protectrice est bien connue et de ce fait même mérite notre attention.

Dans cette progression, le second jalon est marqué par l'étude approfondie d'un type de conduite qui ne laisse pas de nous surprendre, il s'agit de ce que Otto Fenichel a décrit sous le nom d'«*attitudes contra-phobiques*». Ces manifestations, somme toute, sont assez paradoxales puisque les situations anxiogènes ne sont pas évitées, ni même neutralisées, mais sont au contraire recherchées, soit dans certaines conditions précises, soit de manière tout à fait systématique. Les sujets chez lesquels elles peuvent être observées, marquent ainsi une préférence évidente pour des situations qui apparemment les effrayent ou qui même parfois ont été antérieurement l'objet d'une phobie caractérisée. Le paradoxe tient au fait que de telles situations deviennent,

par elles-mêmes, sources de plaisir. Posant la question de savoir comment un sujet transforme une situation d'angoisse en une situation de plaisir, nous sommes conduit notamment à interroger la valeur du jeu chez l'enfant, lequel, se montre capable d'affronter des situations véritablement angoissantes pour lui et où, c'est dans la mesure même où il réussit à les surmonter que cet affrontement devient une source importante de satisfaction. Le plaisir lié au jeu provient directement de la maîtrise de l'angoisse, mais à ce plaisir de maîtrise que l'on peut identifier au «plaisir fonctionnel» des psychologues allemands, s'ajoute un plaisir érogène en tant que la satisfaction pulsionnelle est devenue possible par la levée même de l'angoisse. Cet exemple nous permet de nous faire une représentation assez précise des mécanismes en jeu dans la conduite contra-phobique. L'analyse métapsychologique met en évidence que nous sommes en présence d'un processus de nature névrotique, correspondant semble-t-il à un refoulement mieux réussi, dans lequel le jeu du contre-investissement conduit à transformer en situation de plaisir, une situation primitivement anxiogène, en permettant à la motion pulsionnelle dangereuse de se décharger par la motilité, c'est-à-dire en autorisant l'accès à la réalité extérieure ⁽²⁾. Cette problématique nous donne le sentiment de faire un pas de plus en direction de l'objet et de la fonction qu'il occupe dans la problématique perverse. Nous pouvons nous en rapprocher davantage encore en portant notre réflexion sur d'autres phénomènes qui assurent une transition parfaite entre l'objet phobique d'une part et l'objet dans la perversion d'autre part.

⁽²⁾ Voir à ce sujet l'étude approfondie que Yvette Assedo a consacrée à cette problématique: «Les conduites de risque dans les organisations contraphobiques — Une étude psychanalytique de l'alpinisme» — Thèse de doctorat de l'Université de Paris X — Nanterre — 1986 — (sous la direction de R. Dorey).

Il s'agit de phénomènes bien particuliers se présentant comme formations fantasmatiques conscientes, comme rêveries diurnes devenant le support privilégié de l'activité auto-érotique du sujet, c'est-à-dire s'accompagnant véritablement de satisfaction orgasmique. Le premier exemple concerne *les fantasmes de dévoration par le père* tels qu'ils ont été minutieusement étudiés par Freud (1926). A n'en pas douter, il s'agit bien d'une formation névrotique tout à fait comparable à l'organisation des phobies infantiles étudiées par ailleurs. Dans l'un et l'autre cas, nous trouvons la même représentation inconsciente, la représentation de la dévoration par le père qui n'est, nous le savons, qu'un avatar de cette représentation fondamentale, à partir de laquelle se construit tout l'édifice, à savoir la représentation «être châtré par le père». Cependant, cette fois, cette représentation, bien que refoulée, ne donne nullement naissance à une phobie mais à une rêverie source d'excitation sexuelle intense conduisant à l'orgasme. Il est évident que le processus qui est à l'origine d'une telle formation présente un intérêt certain, ce qui nécessiterait que soit étudié rigoureusement le jeu des motions pulsionnelles, le sort des représentations, l'intervention des différents mécanismes de régression, de refoulement et de déplacement, enfin l'action spécifique du mécanisme de contre-investissement qui rend compte de la possibilité de satisfaction pulsionnelle directe sans angoisse.

C'est le même type d'analyse métapsychologique qui s'impose, mais de manière encore plus approfondie, pour l'exemple suivant qui concerne *les fantasmes de fustigation* auxquels Freud a consacré son important travail de 1919; Dans notre ouvrage sur «*Le désir de savoir*», nous illustrons sa démonstration d'une observation personnelle qui s'en vient, *a contrario*, confirmer pleinement les thèses qu'il développe en montrant que lorsqu'il n'y a pas, chez le garçon, déplacement sur la mère d'une motion érotique qui concerne primitivement le père, il y a

effectivement établissement d'une homosexualité. Avec les fantasmes de fustigation, nous sommes en mesure d'aller beaucoup plus loin dans l'étude de la problématique de la satisfaction, mais surtout nous sommes confrontés avec la difficile question de l'accès à la réalité (en l'occurrence l'activité masturbatoire ou le coit possible seulement lorsqu'il y a recours aux fantasmes) qui se présente comme une véritable pierre d'achoppement dans la transition que nous cherchons à établir entre les organisations névrotiques et les perversions sexuelles proprement dites. Notre étude nous amène progressivement à reconnaître à de tels fantasmes, le mérite de correspondre à un processus névrotique substitutif d'une type très particulier, une sorte d'entité hybride qui participe à la fois de la formation névrotique et de l'organisation perverse pathologique pour laquelle elle se propose comme modèle privilégié. Je considère en effet que, si la perversion tire sa spécificité du fait d'être essentiellement une action directe sur le monde extérieur, on ne peut valablement rendre compte de cette décharge pulsionnelle par la motilité, qui se fait par ailleurs de façon si particulière, qu'à condition de la rapporter à un processus de type défensif tel que nous l'avons observé dans les symptômes névrotiques. Je pense que la perversion est d'abord une formation de nature névrotique sur laquelle vient se greffer un processus spécifique qui va lui donner son individualité propre. Je tiens à souligner nettement que ces deux processus sont étroitement solidaires l'un de l'autre et que celui qui donne à la perversion sa spécificité ne peut être rigoureusement conçu qu'en fonction de son articulation avec le processus de type névrotique. L'étude des fantasmes de fustigation nous a permis d'assurer l'articulation entre ces deux types de formation; c'était là une étape indispensable à la présentation métapsychologique de la perversion que nous abordons maintenant.

*
* *

Le fétichisme servira de modèle pour cette étude métapsychologique de la perversion. Dans le champ de la psychopathologie, cette déviation sexuelle occupe, en effet, une position tout à fait privilégiée en tant qu'elle se situe, en quelque sorte, au point même de différenciation des problématiques névrotique et perverse. On constate, en effet, que ces deux types de productions, en elle, coexistent, mais sur un mode très particulier, puisqu'elles ne sont nullement assimilables l'une à l'autre. Cependant elles ne sont pas non plus entièrement indépendantes l'une de l'autre. L'interprétation que je propose me conduit à mettre en évidence l'existence, dans leur processus de formation, d'un *tronc commun* à partir duquel chaque problématique acquiert sa spécificité ⁽³⁾. Ce tronc commun primordial correspond très exactement aux deux premiers temps du processus de refoulement considéré dans son sens large, ainsi que le fait Freud dans son texte de 1915, c'est-à-dire d'une part le refoulement originaire et d'autre part, le refoulement après-coup. Ces deux opérations fondamentales ont pour charge de maintenir, hors de la conscience, deux catégories de représentations que, dans cette perspective, nous pouvons identifier comme étant de manière tout à fait spécifique la représentation originaire de la porte de l'objet partiel primordial et la représentation de la réalité du danger de castration. C'est à partir de ces formations inconscientes liées que va se construire tout l'édifice; c'est à partir de là aussi que l'on doit concevoir la différenciation des deux types de processus.

Processus névrotique d'une part, c'est le troisième temps de l'opération de refoulement, à savoir le retour du refoulé, sous la

⁽³⁾ Cette perspective fait l'objet d'une étude approfondie à paraître prochainement dans mon ouvrage: «L'homme et sa perversion», aux P.U.F., Coll. : Le fait psychanalytique.

forme d'un symptôme dans lequel la motion pulsionnelle inacceptable trouve un substitut diminué, déplacé, inhibé, dans lequel il n'est plus possible de reconnaître une satisfaction et qui se voit privé de toute possibilité de décharge par la motilité. C'est le symptôme névrotique proprement dit dans lequel l'analyse permet de retrouver malgré de multiples transformations, dont la régression et le déplacement, la trace même de la représentation de la castration. Cette formation substitutive qui s'accompagne de souffrance, d'angoisse et de limitation du moi, est un échec du refoulement. Dans un tableau de fétichisme, ce symptôme névrotique ne fait jamais défaut; habituellement de nature phobique, il se présente tout au moins comme stupeur, dégoût, voire même comme répulsion que le fétichiste éprouve lorsqu'il est confronté avec les organes génitaux féminins. La vue de ceux-ci réactive l'angoisse de castration éprouvée par le sujet, sous cette forme dérivée, qui peut le conduire à un évitement partiel ou systématique; dans ce dernier cas, le fétiche, à lui seul, devient l'objet exclusif de la satisfaction sexuelle. On sait que pour Freud, ce dégoût était à interpréter comme *stigma indélébile* du refoulement qui a eu lieu. Fréquemment, le processus substitutif peut aboutir à une formation névrotique encore plus caractérisée. Freud en donne un très bel exemple dans son texte sur «*Le clivage du moi*» puisque, chez ce malade, simultanément à la création du fétiche, se constituent deux types de symptômes: d'une part, après intervention du mécanisme de déplacement, devant un attouchement, une sensibilité anxieuse de ses deux petits orteils d'autre part, et nous voyons alors intervenir le mécanisme de régression à la phase orale, l'angoisse d'être dévoré par le père. Pour en finir avec cette voie spécifiquement névrotique, disons qu'en plus de la formation de symptôme, il est fréquent de constater une importante limitation fonctionnelle du moi, une inhibition sous forme d'impuissance sexuelle totale ou relative.

Le second processus qui aboutit à la formation de la conduite fétichiste proprement dite, se différencie totalement de la structuration névrotique que je viens de décrire. Nous ne sommes plus en présence d'une formation substitutive par résurgence des représentations dangereuses, refoulées, mais de la satisfaction régressive de la motion pulsionnelle interdite qui, grâce au mécanisme de *déni*, réussit à déjouer la menace et accède ainsi à la réalité. Cette ruse du moi, nous pouvons l'interpréter très exactement comme étant une *dénégation en acte*. Si nous nous fondons sur une analyse précise du texte de 1925 sur «*La negation*», nous sommes à même de montrer comment, l'acte fétichiste en tant que tel, correspond à un *agir* qui contient, *sous-forme niée*, la reconnaissance de la réalité de la menace ou du danger de castration, en tant que représentation refoulée au moment même de ce traumatisme qu'est la découverte de la différence des sexes. Il en résulte une sorte d'acceptation intellectuelle, mais seulement intellectuelle, de la représentation refoulée, «*cependant que l'essentiel reste soumis au refoulement*». Nous sommes donc en présence d'une *Aufhebung* du refoulement, lequel est à la fois maintenu, pour l'essentiel, sur la représentation dangereuse et par ailleurs levé, ce qui permet précisément à la motion pulsionnelle de s'affranchir des limites qui lui sont imposées, l'acte sexuel devenant alors possible sans faire naître l'angoisse.

L'analyse de ce processus mériterait un assez long développement que je ne saurais évidemment proposer ici, mais qui se justifierait pourtant par le fait qu'il permet de donner au mécanisme de la *Verleugnung* sa véritable spécificité.

Une étude comparative précise des mécanismes de *Verneinung* et de *Verleugnung* montre que cette spécificité peut être établie sur plusieurs points. La dénégarion est une déclaration explicite qui s'inscrit dans un discours alors que le déni se manifeste exclusivement par un agir. Cet agir prend tout son

sens à être rapproché du terme allemand *Agieren* utilisé plusieurs fois par Freud soit comme substantif, soit comme verbe et que l'on traduit habituellement par «*mise en acte*». Or la réalisation perverse correspond effectivement à une mise en acte, pleinement vécue par le sujet dans le présent, avec un sentiment d'actualité d'autant plus vif qu'il en méconnaît l'origine et le caractère répétitif. Enfin, cet *agieren* que nous décrivons, s'oppose radicalement à *erinnern* (se souvenir) et comporte une ambiguïté qui, ici, me paraît tout à fait féconde puisqu'il traduit à la fois ce qui est actualisation et ce qui est recours à l'action motrice. Un autre point de différenciation entre déni et dénégarion mériterait une discussion plus serrée encore. Si dans les deux cas, les opérations portent sur un élément refoulé qui donc, comme tel, appartient à la réalité intérieure du sujet, nous constatons qu'avec la *Verneinung*, cet élément est une *représentation de désir* que le sujet ne veut pas reconnaître, alors que la *Verleugnung*, quant à elle, porte sur la *représentation de la réalité* du danger de castration, c'est-à-dire sur un élément spécifique de la réalité extérieure, secondairement intériorisé par le mécanisme de refoulement.

Cette hypothèse concernant le déni interprété comme *dénégarion en acte*, donc originellement fondé sur le mécanisme de refoulement, vient donner corps à notre proposition selon laquelle dans l'organisation même d'une perversion, il n'y a pas seulement coexistence de *Verdrängung* et de la *Verleugnung*, mais qu'entre ces deux mécanismes fondamentaux, il existe une véritable relation de complémentarité, voire même un lien dialectique profond qui fait que l'un détermine l'autre et réciproquement. Ainsi sommes nous conduits à considérer, sur l'exemple du fétichisme, que les problématiques névrotique d'une part et perverse d'autre part sont unies à l'intérieur d'une même structure pathologique, ayant sa spécificité propre que l'on retrouve d'ailleurs pleinement dans l'étude du clivage du moi face à la réalité du danger de castration.